

— Germaine, — pensa-t-elle, — Germaine peut m'apprendre ce que j'ignore.

Mais une seconde réflexion arrêta court l'essor de son imagination, en la jetant en des craintes et des hésitations.

Germaine était malade, Germaine venait de subir une commotion terrible. Était-il prudent, était-il raisonnable, surtout à elle, sa parente et son amie, de rappeler de tels souvenirs à l'enfant si cruellement éprouvée.

L'angoisse de Claudine croissait, ses perplexités augmentaient d'heure en heure. Elle ne savait à quel parti se résoudre.

Dans sa chambre, elle fondit en larmes, puis, se faisant violence, refoula ses pleurs. Elle voulait garder pour elle seule tout le fardeau de sa souffrance. Nul autre regard, pas même celui d'Aliette, ne devait en être obscurci. Il ne fallait pas que l'on soupçonnât la cause de son chagrin.

C'était vraiment une femme forte que cette belle fille brune que des observateurs superficiels auraient prise en d'autres circonstances pour une coquette éprise seulement de ses charmes, jalouse d'exercer le tyrannique empire de la beauté souveraine et omnipotente.

Elle s'agenouilla sur son prie-Dieu et jeta son âme dans une fervente prière. Elle se releva réconfortée, pleine d'espérance. Dieu ne l'abandonnait pas.

Alors, sans même chercher un plan, une ligne de conduite, elle résolut de s'en remettre au hasard des événements. Une occasion allait surgir peut-être.

Elle descendit dans la chambre de Germaine. Aliette et Mme Ferreix s'y trouvaient, causant gaiement avec la petite malade, tout à fait remise.

Elles profitèrent de la venue de Dina pour lui laisser le soin de les remplacer auprès de l'orpheline.

C'était tout ce que demandait Claudine.

Elle se trouvait seule, en tête-à-tête avec l'enfant, et celle-ci semblait ne conserver aucune trace de la secousse qui l'avait abattue.

Nul n'aurait reconnu sur ses traits brillants, dans la cornée limpide, la moindre survivance du mal récent dont elle avait souffert.

Dina se demanda, non sans beaucoup d'hésitations, si le moment n'était pas venu de faire parler l'enfant, de lui arracher son secret.

Elle n'eut pas à chercher le moyen, ni à élaborer un préambule. Germaine vint elle-même au-devant de ses questions.

— Dina, fit-elle d'une voix timide, — je suis bien aise de te voir, ma chérie, et surtout de te voir seule avec moi.

Claudine s'assit au bord du lit et prit les mains encore un peu chaudes de la fillette. Elle avait l'intuition de la confiance prochaine.

Répondant aux affectueuses paroles de l'enfant elle l'entraîna insensiblement sur la pente des épanches mentes.

— Oui, — reprit Germaine, — j'avais hâte de t'avoir auprès de moi, car toi seule peux me dire la vérité, que m'est-il arrivé ?

Un instant Dina se sentit très désappointée. Elle était venue pour apprendre et c'était elle qu'on interrogeait.

Néanmoins, elle n'en laissa rien paraître. Avec des précautions, des réticences, elle raconta à l'enfant le peu qu'elle savait, comment, la veille, tout à fait à l'improviste, elle avait été apportée par Lucien au salon, évanouie. Elle crut devoir taire les autres incidents.

— Ah ! — fit l'orpheline à demi-voix. — Et je n'ai pas parlé, je n'ai rien dit.

Claudine hésita, et cette hésitation put se lire sur son visage. Germaine jeta un petit cri.

— Tu vois bien ? Tu vois bien ? Tu ne me dis pas tout ? Tu me caches quelques chose. J'ai parlé, je suis sûre d'avoir parlé. Qu'ai-je dit ?

Il n'était plus possible à Mlle Ferreix de se taire à sur le sujet.

Pressée de questions elle se laissa peu à peu arracher le récit de la scène terrible pendant laquelle Germaine avait lancé à la face de son oncle l'épithète

violemment accusatrice qui avait confondu tous les assistants et fait croire à la démente de l'orpheline.

Celle-ci, presque droite sur l'oreiller, hochait la tête.

— Oui, j'en étais sûre ! J'ai dit quelque chose de terrible. Je l'ai appelé " assassin ", n'est-ce pas ? Et je n'étais pas folle, je te l'assure.

Elle s'interrompit et fixa sur son amie un regard si douloureux que les larmes montèrent aux yeux de Dina.

— Non, — reprit-elle, — je n'étais pas folle, et je ne le suis pas en ce moment. J'ai dit quelque chose d'affreux, mais j'ai dit la vérité.

Mais Germaine hochait de nouveau la tête et répondit avec une implacable lucidité du regard et de la voix.

— Non, je ne suis pas folle, Dina. Je sais ce que je dis. Mais sois tranquille. Il n'y aura que toi à savoir ces choses.

Et alors, lentement, posément, elle se mit à raconter la scène du parc, dont elle avait été l'involontaire témoin, l'entretien de M. de Myriès avec son fils, comment elle avait surpris la conversation révélatrice, comment, rapprochant ce dialogue de certains souvenirs de son enfance, elle avait acquis la certitude irrésistible, foudroyante, en quelque sorte, que cet homme était un criminel, qu'il était l'assassin de Blanche.

— Tiens ! dit-elle frémissante, te rappelles-tu ce qui s'est passé, le soir où nous nous sommes trouvés chez lui, avenue Kléber ? Te rappelles-tu cette terreur subite, inexplicable, en présence de cette pointe de flèche qui aurait pu te piquer ?

— Oui, murmura Dina, d'une voix étranglée.

— Et bien ! Je l'ai vu plusieurs fois auparavant en proie à cette même terreur, et j'en étais surprise, je ne me l'expliquais pas. Je ne me l'explique que trop bien maintenant. La vue de cette arme empoisonnée révélait en lui des remords, et ces remords le rendaient fou.

— Oh ! prends garde, Germaine, prends garde ! — supplia Claudine. C'est horrible ce que tu racontes là.

— C'est horrible, peut-être, mais c'est vrai ! — répliqua l'impitoyable ingénue. Cet homme a assassiné ma sœur.

Dina avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Tout ce que l'enfant venait de lui dire ne faisait que confirmer ses doutes. Elle voyait clair.

Dans la soirée les médecins revinrent. Devant le mieux désormais avéré, ils prescrivirent de faire lever la malade.

Le grand air et le mouvement lui vaudraient mieux que la claustration dans sa chambre et une station dans son lit.

Contre l'attente de tous, Germaine refusa de descendre pour les repas. Elle supplia qu'on la laissât seule, elle prétexta un peu de mal de tête.

Mme Ferreix acquiesça à son désir, d'autant plus qu'il fut appuyé par une intervention de Claudine. Celle-ci avait compris, en effet, que l'orpheline ne voulait pas se retrouver en face de M. de Myriès. Elle le fit comprendre à sa mère, sans rien indiquer toutefois le véritable motif.

Elle-même avait pris son parti. Elle voulait agir en toute hâte. Maintenant, la vérité lui était suffisamment connue pour qu'elle prît un parti décisif.

Et le soir venu, à la nuit tombante, elle se mit en mesure d'agir.

Par malheur, elle ne pouvait agir seule. Il lui fallait le concours de sa sœur, et si peu énergique qu'elle pût croire ce concours, elle le savait indispensable.

Dina appela donc Aliette un peu avant le dîner, lui recommanda de s'habiller à la hâte, et lui annonça qu'elles allaient se rendre à Saint-Efflam.

C'était un peu l'habitude de la belle blonde de suivre aveuglément la direction de sa sœur, d'accepter ses décisions sans les discuter.

Elle fit donc comme Claudine le demanda, s'habilla et la rejoignit dans l'avenue où elle l'attendait.

— Pourquoi allons nous à Saint-Efflam ? — demanda-t-elle néanmoins, avec une certaine timidité.

Il n'était pas possible à Dina de tenir plus longtemps ses intentions secrètes.

En quelques mots rapides et pressés, elle mit sa sœur au courant de son projet, après lui en avoir exposé les raisons.

C'était pour Alix une révélation terrifiante. Au premier moment, elle demeura sans voix, tremblante devant l'énormité de la confiance qui venait de lui être faite. Puis, pleine d'angoisse, elle osa interroger, elle réclama de plus amples détails.

Dina lui parla de son amour pour Bertrand, la mit en demeure de choisir entre lui et les Myriès.

Mais Aliette était dominée par une véritable terreur.

— Prends garde, Dina, — gémit-elle d'une voix implorante. — Es-tu bien sûre d'être dans la vérité ? Qui t'assure que Germaine n'est point la victime de quelque affreuse hallucination ? Songe au chagrin que notre père en ressentira, lui le plus vieil ami de M. de Myriès ?

Claudine répondit avec une implacable fermeté :

— Papa est, avant tout, un honnête homme et un homme d'honneur. Il ne voudrait pas faire servir son amitié aux dépens de son honneur. D'ailleurs, la démarche que nous allons accomplir ce soir va nous éclairer définitivement, et c'est pour cela que je t'emmène.

Aliette ne discuta plus. Elle pencha son beau front un peu pâli et, prenant le bras que lui tendait Dina, la suivit sur le chemin de la grève.

— Faisons vite, avait murmuré celle-ci. Il faut que personne ne s'aperçoive de notre escapade et nous devons être de retour pour le dîner.

Elles pressèrent donc le pas et atteignirent l'hôtel Kerjan en moins d'une demi-heure.

Elles étaient servies à souhait. Lebreton et Johnson devisaient en fumant sur le seuil de la porte.

À la vue des deux jeunes filles, ils se levèrent précipitamment et saluèrent oppressés par une vague inquiétude.

— Y a-t-il un nouveau malheur au château ? demanda Colomban avec une véritable anxiété.

— Non, grâce à Dieu, messieurs, répondit Claudine, c'est pour vous que nous venons.

— Pour nous ? s'écrièrent en même temps les deux jeunes gens.

— Oui, pour vous, fit gravement Dina et, comme nous sommes un peu à court de temps, vous seriez vraiment aimables de nous reconduire.

— Tout de suite ? sans que vous vous soyez reposés ?

— Tout de suite, et comme la mer est basse, nous pourrions revenir par la grève.

Bertrand et Colomban considérèrent leurs charmantes interlocutrices. Ils furent frappés de l'expression sérieuse de leurs physionomies et s'en émurent.

— En vérité, mesdemoiselles, demanda Rosmeur, ce que vous avez à nous dire est donc bien grave pour que vous vous soyez dérangées pour venir à nous ?

— C'est tellement important, répliqua Dina, que nous ne pouvions remettre à demain. Demain, il eût été trop tard.

— En ce cas, nous ne vous ferons point attendre, conclut Colomban. Partons.

Il offrit son bras à Claudine, tandis que Pengoaz présentait le sien à Aliette. Les deux groupes descendirent ensemble sur le plage.

Ils marchèrent quelque temps en silence ; puis, quand ils mirent deux cents mètres environ entre eux et l'hôtel, Dina prit la parole et exposa brièvement à son compagnon les raisons qui l'avaient décidée à venir en compagnie de sa sœur.

— Je n'ignore pas, — dit-elle, — que ce que nous faisons serait sévèrement jugé par le monde. On nous reprocherait de nous être compromises. Mais les intérêts auxquels nous obéissons sont trop importants pour que nous nous arrétions à des considérations de convenances. Vous avez demain un rendez-vous avec MM. de Myriès père et fils. Le peu que je sais m'a permis de deviner qu'il s'agissait là de cette œuvre de justice et de réhabilitation que vous poursuivez.

— Et après laquelle seulement il nous serait permis